

ANALYSE. Les fous de Dieu frappent partout

ATTENTATS TERRORISTES

Comment Al Qaida se propage

Aucun pays ne semble être désormais à l'abri de la terreur islamiste. Après s'être entraînés à l'étranger, des militants rentrent dans leur pays pour y semer le chaos. Claude Moniquet, président de l'European Strategic Intelligence and Security Center*, en dresse le portrait.

Un magistrat antiterroriste français l'affirme: « En moins de dix ans, la mouvance du djihad a connu une évolution sociologique accélérée. À l'époque des Groupes islamiques armés (GIA), dans les années quatre-vingt-dix, nous voyions défiler dans nos bureaux une majorité de "paumés", de déclassés, de marginaux. Aujourd'hui, nous interrogeons des bacs +5, des ingénieurs, des physiciens, des architectes... » Ce glissement du profil-type du djihadiste s'observe essentiellement dans les pays industrialisés. Pour autant, les spécialistes constatent une diversification des catégories des « fous de Dieu » et de leurs origines: ils se retrouvent, certes, autour des mêmes buts, mais leurs parcours sont parfois très différents. Schématiquement, on peut dresser cinq portraits de volontaires de la guerre sainte.

Des routes jalonnées d'échecs qui mènent à l'exclusion

Le premier, classique, reste celui du paumé. Un homme, souvent jeune, qui a eu une scolarité chaotique l'empêchant d'acquiescer une formation qui lui permettrait de sortir de la galère. Dans de nombreux cas, ce parcours déjà difficile a été aggravé par des dissensions familiales: parents séparés, brouilles, rupture des liens sociaux traditionnels. Des routes jalonnées d'échecs qui mènent à l'exclusion. Dans le djihad, le paumé trouve une cause qui le dépasse mais lui permet de sortir de la médiocrité de sa vie. Il est issu des cités ou des quartiers difficiles. Richard Reid, alias Shoe bomber, peut-être défini ainsi, comme Ahmed Ressam, un logisticien du GIA, arrêté, en décembre 1999, à la frontière américaine avec, dans sa voiture, assez d'explosifs artisanaux pour commettre des attentats meurtriers. Il a, depuis, été condamné à la prison à vie. Plus près de chez nous, deux jeunes Français, Stéphane Ait Idir et Tarek Felah, arrêtés à Marrakech il y a une dizaine d'années, présentaient un profil similaire.

L'antithèse du paumé est évidemment l'hyper-diplômé, auquel fait allusion le magistrat. Très souvent, il provient d'une famille des classes moyennes. Il est « revenu » à l'islam par la réflexion, parce qu'il a cru constater les graves injustices dont sont victimes les musulmans dans le monde. Dans l'islam radical, il trouve la promesse d'un monde plus équitable. Le choix du djihad lui permet également de se « racheter » de ce qu'il estime être une faute: il vit dans l'aisance et l'insouciance alors que ses frères souffrent à travers le monde. Le djihad le lavera de tout sentiment de culpabilité. Mohammed Atta et la plupart de ses compagnons du 11 septembre étaient de parfaits représentants de ce type: un architecte, un pilote, un ingénieur, tous formés en Occident.

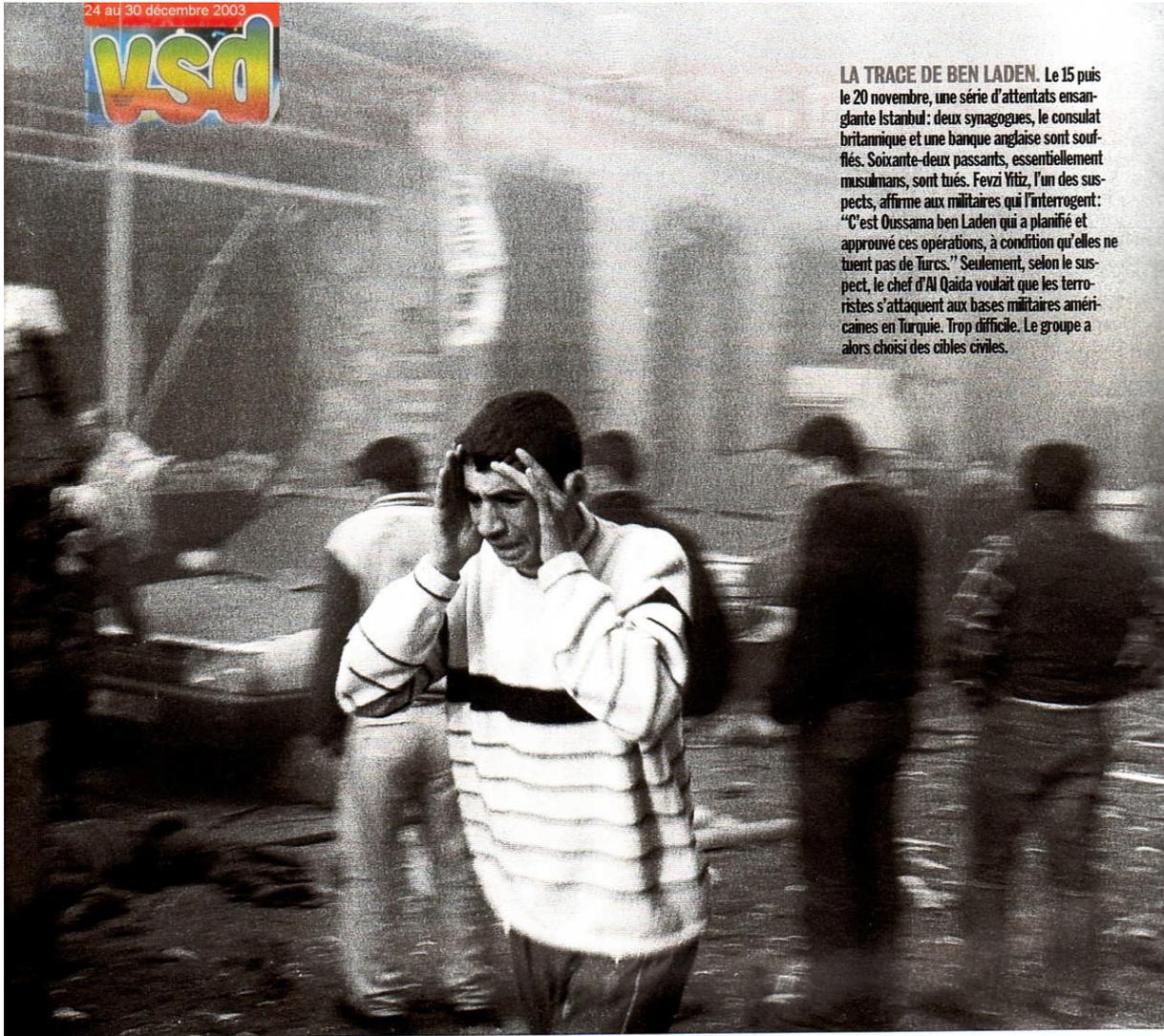
En Europe et aux États-Unis, deux autres catégories complètent cette galerie de portraits. Il y a d'abord l'ancien détenu, une sous-catégorie du « paumé » mais qui a ses propres particularités. C'est toujours un homme jeune, qui est néanmoins passé par la case prison. C'est là qu'il a été pris en main par des religieux qui l'ont « réislamisé ». En France, comme dans d'autres pays, un mouvement s'est donné pour mission de répandre la bonne parole en prison, le Tabligh. Il ne s'agit nullement, précisons-le, d'une organisation terroriste. Mais les spécialistes remarquent que, dans les réseaux démantelés depuis deux ans, nombreux sont ceux qui, à un moment ou à un autre, ont été en contact avec le Tabligh. On fait comprendre au prisonnier

que tous ses malheurs viennent du simple fait qu'il s'est éloigné de l'islam. Une fois sorti de prison, il va se jeter dans la foi, parfois en continuant ses activités criminelles, ce qui lui permettra de financer la cause. Il devient alors l'un des principaux moteurs du rapprochement entre terrorisme islamiste et délinquance, auquel on as-

siste depuis quelques années. Khaled Kelkal était l'archétype de cette catégorie. Comme José Padillo, qui devait faire sauter une bombe « sale » aux États-Unis, ou Nizar Trabelsi, récemment condamné à Bruxelles pour avoir projeté un attentat contre l'ambassade des États-Unis à Paris.

Reste la figure du converti, habitué du zèle des néophytes, qui arrive vite à flirter avec le djihad. Le Français Lionel Dumont – un ancien du « gang de Roubaix », arrêté ces derniers jours près de Munich –, ou le Germano-Polonais Ganczarski, suspecté d'être le maître d'œuvre de l'attentat de Djerba, sont des convertis.

Ces quatre types de djihadistes, comme l'explique le chercheur Farhad Khosrokhavar, vivent une « humiliation par procuration ». Ce n'est évidemment pas le cas du cinquième et dernier type: celui (ou celle, car, ici, on trouve des femmes) qui a directement souffert



LA TRACE DE BEN LADEN. Le 15 puis le 20 novembre, une série d'attentats ensanglantés à Istanbul : deux synagogues, le consulat britannique et une banque anglaise sont soufflés. Soixante-deux passants, essentiellement musulmans, sont tués. Fevzi Yitiz, l'un des suspects, affirme aux militaires qui l'interrogent : "C'est Oussama ben Laden qui a planifié et approuvé ces opérations, à condition qu'elles ne tuent pas de Turcs." Seulement, selon le suspect, le chef d'Al Qaïda voulait que les terroristes s'attaquent aux bases militaires américaines en Turquie. Trop difficile. Le groupe a alors choisi des cibles civiles.

d'une agression contre sa foi ou qui vit en zone de conflit : Bosnien, Palestinien, Irakien. Cette catégorie constituée par autant de personnages différents nécessite, évidemment, un doigté certains et un grand sens de la psychologie de la part des recruteurs. Et ils en font preuve, comprenant que, fondamentalement ce que recherchent les candidats au djihad – excepté ceux du cinquième type –, c'est une famille, une tribu d'élection à laquelle, pour la première fois peut-être, ils seront heureux d'appartenir. Et un but qui les transcende.

Parfois, s'ajoute à cette séduction une pression psychologique plus ou moins forte. Ainsi, les services de sécurité israéliens ont remarqué que nombre de « martyrs » avaient, dans leur vie, une faille. On trouve ainsi, chez eux, une sur-représentation des homosexuels, bannis en terre d'islam. De là à penser que leurs recruteurs

Retour à la foi et affirmation d'une solidarité active avec les "frères" persécutés

leur imposent en main un choix simple – se racheter ou être exposés publiquement, encourir une sorte de mort civile et entraîner l'humiliation de leur famille – il n'y a qu'un pas. Mais les pressions restent cependant marginales : c'est par la séduction, par la camaraderie, par le retour à une foi simple et sans concession et par la possibilité de démontrer une solidarité active à leurs « frères » persécutés que les volontaires sont le plus souvent recrutés. Le reste n'est plus que question de talent. Le bon recruteur est celui dont les ouailles seront tellement

« gonflées » qu'elles ne craqueront pas. Et, de ce point de vue, les islamistes paraissent s'appuyer sur des maîtres « à manipulations ».

Reste encore que certaines régions semblent se prêter plus que d'autres au recrutement.

Ainsi, en France, la majorité des djihadistes est issue du Nord, du bassin parisien (notamment l'Essonne) et de la région Rhône-Alpes. Cette « régionalisation » peut s'expliquer par l'implantation de mosquées « dures ». Comme les milieux criminels, les terroristes recrutent le plus souvent par cercles concentriques. Ainsi, il est fréquent qu'un candidat djihadiste soit amené par des amis d'enfance, des frères ou des cousins. Un élément qui rend d'autant plus complexe la pénétration de ces réseaux. ■

CLAUDE MONIQUET

(*) Centre européen de recherches sur le terrorisme, créé il y a six mois, en Belgique.